

## ALLOCUTION DE M. JEAN-LUC MARION

*Professeur émérite de métaphysique et d'histoire de la philosophie moderne à Sorbonne Université, membre de l'Académie française, M. Jean-Luc Marion est revenu, dans son allocution lors de la célébration du partenariat entre les centres d'études cartésiennes de Sorbonne Université et de l'Università del Salento, sur la genèse de ce travail commun, sur sa portée et sur les enseignements qui peuvent en être tirés.*

Qu'il me soit permis d'expliquer l'un des résultats de ces quarante ans de travail commun. Ces résultats ont une dimension cartésienne – ils portent sur le moment proprement cartésien de la philosophie –, mais ils ont aussi indissociablement, je crois, une valeur méthodologique. Lorsque s'est mis en train ce travail sur Descartes – je le dis ainsi car cela n'a pas fait l'objet d'une décision –, il répondait à une exigence intellectuelle forte dont nous ne mesurons pas alors la portée. En 1970-1971, quand fut esquissée la première version du *Bulletin cartésien* par Pierre Costabel, Jean-Robert Armogathe, moi-même et quelques autres, nous étions frappés de l'ignorance satisfaite des interprètes français de Descartes : tout le monde était convaincu que Descartes était connu. Les problèmes que l'on se posait concernaient la portée de la pensée cartésienne (supposée connue) dans les débats postérieurs à Descartes et contemporains : Descartes avait-il partie liée à l'idéalisme ? Était-il au contraire un scientifique ? Etc. Bref, on présupposait alors que Descartes était un penseur français et un penseur connu.

La conviction de ceux qui préparaient alors ce *Bulletin cartésien* était au contraire que beaucoup de choses chez Descartes restaient profondément mystérieuses et inconnues. Pour mon compte, j'avais été frappé par la contradiction évidente qu'il y a entre sa théorie de la science et la création des vérités éternelles. Mais d'autres étaient frappés par le fait que Descartes était à la fois un scientifique, un novateur, et qu'il connaissait infiniment plus de théologie que l'ignorance qui régnait à la Sorbonne ne pouvait l'imaginer. Nous étions aussi frappés par le fait que des travaux importants dans d'autres langues, en l'occurrence en allemand, en italien et même en américain, n'étaient pas assimilés par la recherche française. Entre ce que l'on *pouvait* savoir de Descartes, ce que l'on *devait* savoir de Descartes et ce que l'on devait avouer ne pas comprendre de Descartes, surgissait notre étonnement.

Lorsque Giulia Begioioso a lancé, quelques années plus tard, en 1987, le grand colloque sur le *Discours de la méthode*, pour en fêter son 350<sup>e</sup> anniversaire, elle a d'une certaine manière donné à notre étonnement une forme concrète, en invitant à Lecce une nouvelle génération de chercheurs internationaux et en faisant clairement apparaître que Descartes n'appartenait pas aux Français. L'initiative de Giulia Begioioso a été je ne dirai pas *la juste réponse*, mais *la juste vérification* de ce que nous avons tenté. Cette rencontre a conduit à deux ouvertures méthodologiques, l'une que j'appellerai horizontale, l'autre que j'appellerai verticale.

### *L'ouverture horizontale.*

La recherche doit toujours se faire au-delà des frontières, non pas par internationalisme abstrait, mais parce qu'il y a des traditions d'histoire de la philosophie et de philosophie, et que ces traditions peuvent aborder les grands auteurs dans toutes leurs dimensions. Il est requis qu'il y ait plusieurs traditions philosophiques pour rendre accessible un grand auteur. Kant n'est pas un philosophe allemand, Descartes n'est pas un philosophe

français, Aristote n'est pas un philosophe grec. En revanche, Locke est un philosophe anglais ! Tout grand philosophe doit mobiliser toutes les possibilités d'interprétation.

L'approche italienne fut pour nous une découverte. Les Italiens ont sur nous plusieurs avantages – et autant de responsabilités correspondantes –, en ce que la philologie classique leur est consubstantielle. Ils sont les maîtres dans l'édition des textes modernes (à partir du XIII<sup>e</sup> siècle) et les seuls à comprendre ce que l'on appelle *la Renaissance* qui est si difficilement accessible aux historiens français. Or précisément, Descartes doit être pris dans ses origines du XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, que les Français ne connaissent pas bien. Les maîtres italiens, et notamment Tullio Gregory, dont je suis heureux d'évoquer ici la mémoire, savent lire ces auteurs ; ils ont remis Descartes dans sa généalogie explicite et implicite. En somme, ils nous ont fait redécouvrir Descartes. Et nous avons pu, par le même biais, commencer à interpréter conceptuellement et philosophiquement des auteurs comme Montaigne. L'Italie nous a appris à lire les textes de Descartes, à les établir ou les ré-établir quand il le fallait, à les traduire à nouveau (ce travail est encore en cours) et à les annoter.

Il fallait aussi intégrer dans la lecture de Descartes le point le plus difficile, à savoir qu'il n'est pas seulement philosophe. Il mène ses activités scientifiques avec des intentions conceptuelles et philosophiques. On ne peut séparer science et philosophie, comme on l'a fait pendant trop longtemps. Nous sommes en retard dans le traitement de ce qui reste un problème fondamental : l'avancée des connaissances positives dans les sciences peut-elle être normée par du concept, ou bien il y a-t-il un divorce irrémédiable entre les deux ? La technologie se déploie-t-elle sans méditation ? Dans le cas de Descartes, les deux n'ont jamais été séparés, alors que, pour nous, il est presque évident qu'ils sont séparés. Il est bien clair que le jour où nous pourrions réintégrer les deux aspects de Descartes en une seule figure, nous aurons progressé dans sa compréhension, et nous aurons aussi apporté une substantielle contribution au débat contemporain.

Internationalité, interdisciplinarité, élargissement du champ des savoirs – à quoi j'ajouterai, et ce sera le dernier point de la dimension horizontale, le fait que si Descartes ne peut pas seulement être lu sans tenter de relier la philosophie et les découvertes scientifiques, il faudrait aussi, pour vraiment prendre la mesure de son travail, tenir compte de son rapport à la poésie, qui lui fut un point de départ essentiel, et évidemment de son inscription dans les débats théologiques. Ces deux études sont aujourd'hui à peine esquissées, elles sont essentielles.

### *La dimension verticale*

Ce que nous avons aussi très concrètement et longuement découvert, c'est que les très grands – et peu nombreux – philosophes ne peuvent jamais se lire dans les limites de leur œuvre visible. Ils apparaissent non pas à leurs contemporains, ni à leurs commentateurs universitaires, sérieux, dévoués mais besogneux : ils ne sont compris que par d'autres très grands philosophes. Très souvent, les difficultés que l'on trouve chez un philosophe tiennent aux limites des capacités de son interprète, ce qui est d'ailleurs bien naturel.

Comment donc, quand on n'est pas un très grand philosophe, peut-on comprendre Descartes ? En s'appuyant sur ce que les successeurs de Descartes ont compris de Descartes, car même s'ils font des erreurs de citation, même s'ils ont des partialités idéologiques, ils sont quand même plus intelligents que tous les interprètes communs. Kant, qui avait mal ou peu lu Descartes, ou encore Hegel, sont quand même excellents sur Descartes quand ils en disent quelque chose ; et quand ils se trompent, cela même est instructif.

Nous avons découvert qu'il fallait réintégrer dans l'interprétation de Descartes l'interprétation qu'en ont donnée ses grands successeurs – et nous sommes ainsi remontés jusqu'à Kant et au-delà : nous avons fait des sessions sur l'idéalisme allemand interprète de Descartes, la phénoménologie de Husserl et Heidegger jusqu'à Levinas interprète de Descartes, Nietzsche interprète de Descartes, etc. Ce faisant nous nous sommes haussés au niveau spéculatif que Descartes avait atteint – et c'est ainsi que nous avons posé la question de la relation de Descartes avec l'élaboration de la métaphysique scolaire et la question de l'ontologie – ce qui change considérablement la portée de Descartes. Cela a permis de mettre en rapport Descartes avec l'héritage d'Aristote au moyen âge. A l'inverse de l'interprétation moderne de Descartes qui bannissait une telle approche, de grands médiévistes comme Alain de Libera, Jean-François Courtine ou Olivier Boulnois se sont très naturellement joints à leurs homologues italiens et internationaux pour replacer Descartes dans une continuité (ce qui ne veut pas dire dans un accord) avec la tradition de la philosophie gréco-romaine.

Telle est la dimension pour ainsi dire *verticale*. Il y a une contemporanéité des grands philosophes entre eux, qui réside non dans les réponses mais au moins dans l'histoire des mêmes questions. Sans ce travail de « mise à niveau » des grands sommets les uns vis-à-vis des autres, aucune perspective ne peut se dégager. C'est ce que nous avons appris en grande partie grâce aux colloques internationaux que nous avons organisés et grâce à l'étroite collaboration entre les deux centres de Paris et de Lecce.

La conséquence méthodologique et la dernière qui me servira de conclusion est la suivante. On peut s'étonner du fait que, comme le *Bulletin cartésien*, cette aventure se dirige vers son demi-siècle – ce qui est rare dans les institutions de recherche, qui la plupart du temps sont fondées par un grand maître et qui s'étiolent quand le maître disparaît. Nous n'en sommes plus là parce que nous avons déjà de nombreuses générations de responsables de ces centres de recherche et je suis déjà dépassé depuis au moins deux générations. Alors pourquoi cette longévité du Centre ? Comment expliquer ce qui n'en est que plus étrange ? Cela tient à ce que l'accompagnement administratif de cette collaboration est venu bien après que cette collaboration a porté ses premiers fruits. Cela doit nous inciter à nous demander comment doit s'organiser la recherche.

La tendance actuelle est, si je puis dire, d'organiser la recherche comme un projet industriel et économique : on veut réaliser un « produit ». On définit donc les caractéristiques de ce produit, puis on met en marche un bureau d'études qui va industrialiser le « concept » et on obtiendra le produit fini. C'est à partir des besoins déjà connus et répertoriés, avec la conception de projets qui partent de résultats déjà connus, que l'on vise le résultat non encore connu. Le danger consiste alors à ne jamais trouver que ce que l'on avait *déjà* trouvé : une bonne recherche – celle qui aurait le meilleur rapport qualité-prix – sera celle qui trouvera vite ce que l'on savait déjà pouvoir, donc devoir, trouver – un vaccin en un an ! Or la recherche en philosophie n'est pas comparable à l'industrie pharmaceutique. En philosophie, la véritable recherche consiste à trouver non pas ce que l'on voulait trouver, mais ce à quoi l'on ne s'attendait pas du tout. Et ceci est vrai en philosophie comme dans les sciences dites « dures » : toute véritable découverte est découverte de ce que l'on n'avait pas prévu.

Comment alors organiser la recherche pour qu'elle ne découvre pas seulement ce que l'on voulait découvrir, qui finalement ne change pas grand-chose au paysage épistémologique, mais ce à quoi l'on ne pensait pas ? Il faut, comme disait Aristote être « forcé par la vérité ». Comment pouvons-nous être forcés par la vérité ? Nous devons commencer par ne pas comprendre. Je déplore que tant de programmes de recherche, de laboratoires et de thèses, soient construits comme le développement d'une chose que l'on comprend déjà.

La recherche commence véritablement quand on ne comprend pas : tant qu'on n'a pas compris qu'on ne comprend pas et qu'on ne vise pas ce qu'on ne comprend pas, on ne fait rien. Telle est la grande leçon que je retiens de ce que nous avons fait : nous avons commencé par ne pas comprendre et nous nous sommes mis au travail ; c'est seulement *après*, dans un second temps, que nous avons cherché des alliances, des supports financiers et administratifs – que nous avons d'ailleurs trouvés sans difficulté, sans jamais nous constituer en institut de recherche. En un sens la recherche ne devrait jamais s'instituer. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas investir dans la recherche – je pense même que c'est le contraire. Mais c'est quand la recherche n'est pas une institution qu'elle est véritablement un travail de découverte. Voilà les leçons que nous avons reçues.